

Lieux communs

De tous côtés nos enfants sont revenus ; de tous côtés aussi ont suivi les recrues nouvelles, comme pour démontrer que l'instruction est en baisse dans le district de Chicoutimi ! Ironie des choses !

Mercredi dernier, c'était encore la solitude et le silence dans les grandes salles vides et les longs corridors. Jeudi, la gaieté bruyante est rentrée avec l'essai scolier. Dès le lendemain, la ruche bourdonnait. *Fervet opus* Professeurs et élèves sont à l'ouvrage, les uns, toujours heureux de communiquer leur science, les autres, toujours ardents, comme l'on sait, à l'étude.

Travaillez, enfants ! Vous êtes l'espoir de l'avenir, le germe d'une société nouvelle, grain de sénévé qui deviendra un grand arbre, où s'abriteront vos concitoyens. Vous semez dans les pleurs peut-être, mais vous moissonnez dans l'allégresse.

Étudiez le catéchisme et la grammaire, deux choses qui s'en vont, hélas ! et qui étaient les seules qu'un des plus grands hommes de ce siècle, Louis Venillot, se vantât de savoir. Étudiez la géographie, le calcul, et toutes ces branches qu'on est convenu d'appeler pratiques et utiles, d'abord pour en faire une base à l'instruction secondaire et supérieure que vous recevrez plus tard, puis pour soutenir avec avantage la concurrence de ceux qui bornent là leur horizon et leur savoir.

Étudiez l'histoire, et cherchez-y des leçons de justice, de désintéressement, de patriotisme et de vraie religion. Elle est, on vous le dira, d'après Cicéron, le témoin des temps, le flambeau de la vérité, la dépositaire des événements. L'école de la vie, la messagère de l'antiquité. Enflammez-vous surtout au récit des fastes glorieux du Canada, de la France et de l'Église.

Quoi de plus intéressant et de plus instructif que l'histoire, quoi de plus beau et de plus agréable, si ce n'est les belles-lettres, ou les bonnes-lettres, comme s'exprime M. Laurentie, à l'exemple des anciens. Elles sont, dit encore Cicéron, un aliment pour la jeunesse, une jouissance pour la vieillesse, un ornement dans la prospérité, un refuge et un repos dans l'adversité ; elles vous délectent à la maison, ne vous entravent point au dehors ; elles vous suivent la nuit, en voyage, à la campagne.

Étudiez la littérature, exprimez-en la fleur, et vous parez de ses grâces.

Demandez à la richesse et à l'harmonie de la langue grecque, à la force et à la majesté de la romaine, le secret par où vous parlez la langue la plus claire, la plus précise, la plus fine, la plus sobre, la plus délicatement nuancée, j'allais dire la plus belle de l'univers.

A ceux qui vous demanderont à quoi sert l'étude des lettres anciennes, à quoi bon le latin, à quoi bon le grec, dont on n'a certes pas besoin, ni dans la vie privée ni dans la vie publique, et qu'on ne parlera assurément jamais, répondez que c'est là un raisonnement ignare et une sottise question, qu'eux, qui se piquent d'avoir de l'esprit, ne devraient pas répéter ; qu'il ne s'agit pas de parler grec, mais de bien parler français, que les lettres impriment un cachet de politesse, de distinction et d'honnêteté facile à reconnaître, qu'elles élèvent l'intelligence à un niveau inaccessible à ceux qui les méprisent ou les méprisent, ou simplement les ignorent, et que c'est par là, s'ils le veulent savoir, que les lettres servent et embellissent la vie. Rappelez à ces gens que la culture littéraire est aussi un rempart contre les ennemis de la religion, et que, quand Julien l'Apostat voulut renverser l'Église, il ne crut pas faire mieux que de bannir les humanités de son empire.

Lisez, relisez, compulsez vos admirables modèles : Homère, Virgile, Basile, Ambroise, Bossuet, Racine, Venillot, Gerbet. Feuilletez-les les jours, feuilletez-les les nuits. Ce sont les aigles de la pensée, et les cygnes de l'expression.

Et vous, jeunes gens qui avez doublé le cap de la Rhétorique, enfoncez-vous maintenant dans les profondeurs lumineuses de la philosophie. Votre éducation littéraire vous

a rendus propres à y entrer de plain-pied. Et, de même que vous n'avez pas été insensibles aux attraits des belles-lettres, de même vous saurez goûter les austères et pures jouissances réservées aux amants de la vérité. Ceux qui vous ont précédés dans cette carrière s'appellent Platon, Aristote, Sénèque, Thomas d'Aquin, Leibnitz, Descartes, De Maistre, Nicolas. Ce sont les colonnes du temple où fut chantée la "préface humaine de l'Évangile." Ici vous découvrirez Dieu invisible sous l'écorce des choses visibles. Ici vous apprendrez à distinguer le vrai du faux, l'apparent du réel, le spécieux du solide. Ici vous acquerrez des notions justes de Dieu, de l'âme, du corps, du monde, de la vie ; de la vertu et du vice ; du gouvernement et de l'autorité ; de ce qui fait le bonheur des sociétés et des individus. Ici enfin vous puiserez, comme dans un arsenal, des principes, et des armes pour les défendre. Et vous pourrez lors entrer dans la lutte pour la vie, et faire face à l'égoïsme, à l'ambition, à l'orgueil, au sophisme, au mensonge, à la sottise : mêlée furieuse des convoitises et des appétits humains.

Vous aborderez encore, néanmoins, le domaine des sciences, exactes comme la vérité même, majestueuses comme l'ordre, belles comme l'harmonie : des mathématiques, contemporaines de la Divinité, dit Kepler ; de l'astronomie, où vous apercevrez la signature élatante, le paragraphe sublime de Celui qui a créé les cieux des cieux ; des sciences naturelles, où l'infiniment petit et l'infiniment grand vous jetteront tour à tour dans la stupeur et l'admiration.

Et vos études seront finies. Et vous saurez tout. Et cependant vous ne saurez rien, si vous n'avez pas appris la science chrétienne. Vous serez misérablement ignorants, si vous ne savez pas que tout est vanité, la science et le reste, que le temps est le vestibule de l'éternité, que la vie, selon l'image de saint Jean-Chrysostome, n'est qu'un songe, une fumée imperceptible, la trace d'un vaisseau qui s'enfuit, que nous avons une autre patrie, la vraie, la seule, l'éternelle, qu'il y a, au ciel, un Être souverain, et, sur la terre, d'autres êtres qui tiennent sa place, et que qui méprise ceux-ci méprise Celui-là. Nous voulons faire de vous des savants, mais, avant tout, des chrétiens, c'est-à-dire, des hommes de force, de soumission et de respect ; des hommes d'esprit, mais, plus encore, des hommes de cœur. Nous voulons que vous vous souveniez des leçons et des exemples qui vous auront été donnés ici. Nous voulons que vous ne vous retourniez jamais, pour mordre la main qui vous aura soignés et nourris, bénis et comblés de bienfaits.

Faites donc marcher de pair l'éducation et l'instruction, la vertu et la science. Je ne dis pas assez : convrez celle-ci de l'éguide de l'autre. Illuminez la vérité des splendeurs de la foi, et la mettez sous la garde de l'humilité et de la charité.

De cette sorte, enfants, vous deviendrez des hommes. Et vous pourrez, en paix, laisser les sots et les cuistres clabauder sur l'éducation. Pour vous, vous serez dignes de vos maîtres, dignes de vous-mêmes, dignes de votre race, dignes de l'Église, votre mère.

ABNER.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

SAINT BENOÎT-JOSEPH LABRE

4 FEVRIER.—Non loin du Colisée est une maison à jamais célèbre parce qu'un pauvre mendiant y rendit le dernier soupir.

C'est le seize avril 1783, un Mercredi-Saint, que le boucher Zaccarelli emmenait dans sa modeste demeure, en le soutenant, un homme du peuple qu'on venait de trouver sans connaissance sur les degrés de l'église de Sainte-Marie-des-Monts, et qui mourut le même

jour. On se disposait à lui donner la sépulture des pauvres ; mais Dieu ne voulut pas tarder davantage à glorifier son serviteur. Voilà que la foule, comme mue par un instinct supérieur, accourt auprès de sa dépouille mortelle, et le cadavre à peine refroidi commence à opérer des miracles.

Ce fut une existence bien extraordinaire que celle de saint Benoît-Joseph Labre. Elle se passa à faire des pèlerinages de Rome à Lorette, de Lorette à Assise, au mont Cassin, à Einsiedlen, en Suisse, et jusqu'en Espagne à Saint-Jacques de Compostelle. Il revenait toujours à Rome et finit par s'y fixer ; il se tenait dans les ruines du Colisée où il parcourait les stations du chemin de la croix. Il reposait quelques heures sur la terre ; tout le reste de ses jours et de ses nuits était consacré à la prière. Il affectionnait surtout l'église de Sainte-Marie-des-Monts qui s'élève tout auprès, et l'image miraculeuse qu'elle possède. Cette madone appartenait à des Clarisses qui s'établirent ici même du vivant de leur bienheureux fondateur. Le couvent fut changé en un grenier à foin, mais l'image se conserva ; et au XVII^e siècle Dieu la rendit célèbre. Les pèlerins accoururent pour la vénérer, et leurs aumônes permirent de bâtir une église et de doter le clergé chargé de la desserte. C'est à ses pieds que Benoît Joseph aimait à venir prier, et c'est en la quittant après une longue oraison, qu'il alla tomber sans connaissance sur la porte du sanctuaire, exténué par une vie toute de privations, de veilles et de mortifications de toutes sortes.

Voilà une vie qu'il est plus facile d'admirer que d'imiter. Cependant il était nécessaire de le mettre en évidence dans notre siècle avide de jouissances matérielles, où les hommes redoutent tout ce qui sent la contrainte ou la fatigue. C'est au milieu de cette effervescence malsaine des passions que le grand pape Léon XIII, qui traite d'égal à égal avec les rois de la terre et leur est supérieur dont le génie éclaire de ses vifs reflets les problèmes les plus difficiles de notre époque tourmentée, des hauts de ses sublimes enseignements se pencha vers le pauvre d'Amettes, couronna son front de l'aurole de la sainteté, et le proposa pour modèle et protecteur à tout l'univers.

(A suivre.) LAURENTIDES.